

Opéra International

janvier 1994

LYON

LA STATION THERMALE

Vacchi

Direction musicale :Claire Gibault

Mise en scène :Myriam Tanant, Jean-Claude Penchenat

Décors :Roberto Moscoso

Costumes :Delphine Chauvin

avec

Ismini Giannakis Pomone Epomeo Catherine Renerte

Jean Delescluse Christophe Lacassagne Gérard Theruel

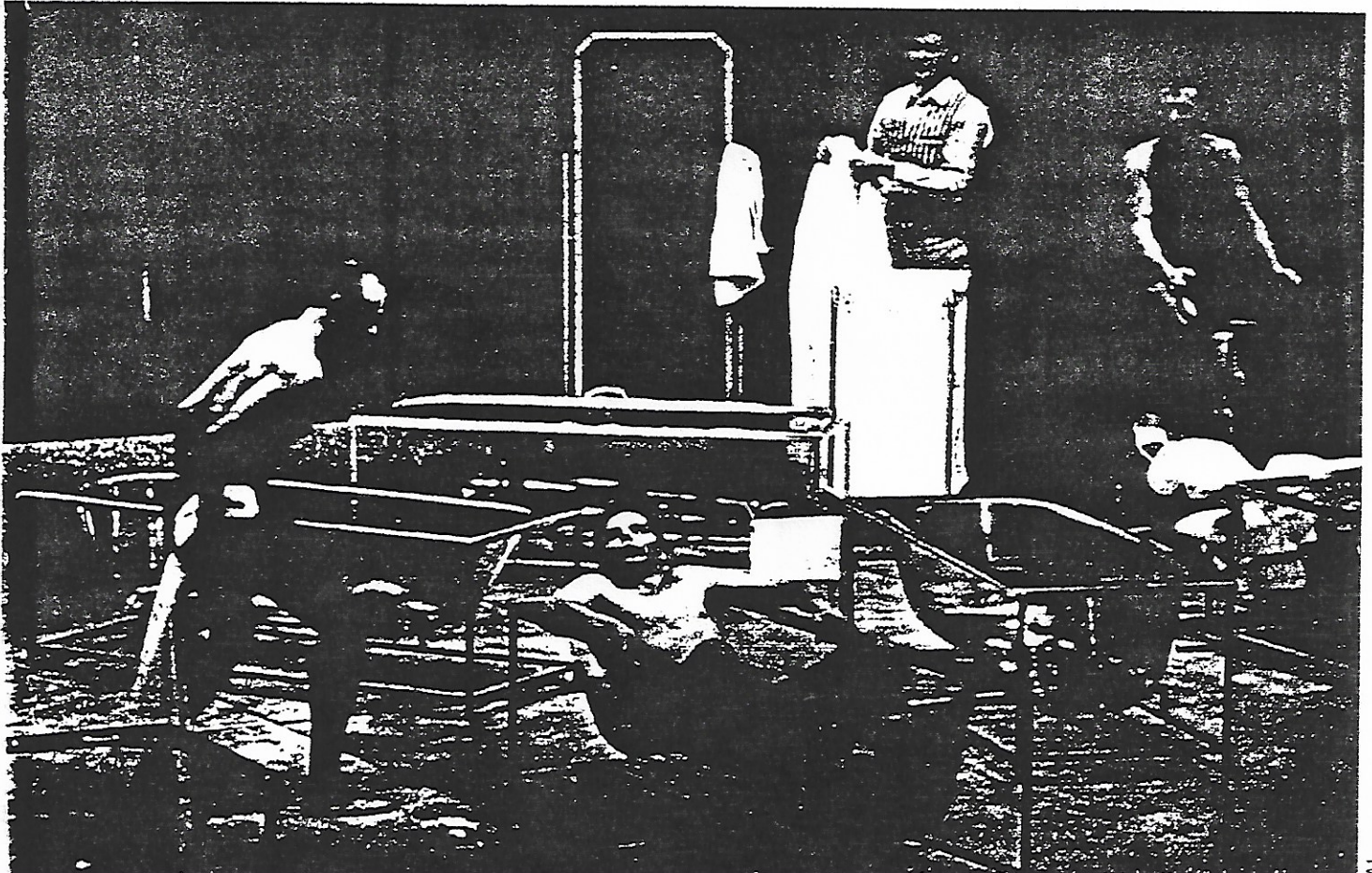
Frédéric Caton Jean-Baptiste Dumora

Opéra, 13 novembre

Nous avons déjà dit, dans l'éditorial du mois dernier, tout le bien que nous pensons de la création de *la Station thermale* que Fabio Vacchi a composé sur un texte de Myriam Tanant, adaptation moderne d'un livret de Goldoni. L'intelligence de la démarche et l'originalité du choix auraient pu être occultées par une réalisation théâtrale discutable, une exécution musicale médiocre ou, pire encore, une partition sans âme ni corps. Les nombreux journalistes italiens présents à la soirée,

ont d'emblée été surpris par le souci de Vacchi de vouloir suivre les méandres de l'action avec une écriture fort différente de celle adoptée jusque-là, notamment dans ses deux précédents opéras : *Girotondo*, inspiré de *Reigen* de Schnitzler (Mai Musical Florentin, 1982) et *Il Viaggio* (Teatro Comunale de Bologne, 1990). Le récit met en scène les malheurs d'une diva qui se réfugie dans une station thermale pour se reposer et surtout, retrouver sa voix. Mais elle y rencontre son critique le plus féroce, se voit contrainte d'assister à la répétition d'une *farsa* chantée par une rivale et de côtoyer un librettiste en mal d'inspiration. Les coulisses des répétitions, les *impresari in angustie*, les *pœti desperati*, les rivalités entre *prime donne* clamant "*Ich bin die erste Sängerin*", sont des constantes dans le théâtre du *settecento* et aucun musicien n'y a échappé.

Myriam Tanant qui cosigne la mise en scène avec Jean-Claude Penchenat, refuse la reconstitution historique et hormis les quelques moments de répétitions où la musique épouse également l'esthétique du XVIIIème siècle, situe son action dans les années 1950. Les pensionnaires féminines de l'hôtel entrent dans les baignoires de l'établissement thermal avec la grâce d'Esther Williams, dans des images quelque peu empruntées au *Viaggio a Reims* de Luca Ronconi ; pour les hommes, on a l'impression de revoir *Guys and Dolls* de Mankiewicz, avec Marion Brando et Jean Simmons, grâce aux décors de Roberto Moscoso et aux costumes de Delphine Chauvin. Il ne leur manque qu'une



Opéra International

janvier 1994 (suite & fin)

SUR SCÈNE

bouteille de Coca-Cola à la main ! Le premier acte est le plus long (environ quarante minutes), tandis que les suivants dépassent à peine les vingt-cinq minutes, pour une durée totale proche de celle d'*Elektra* ou *Salomé* de Richard Strauss. Vacchi retient l'attention de son auditoire tout au long de l'ouvrage, joué dans sa continuité. Avec une musique raffinée, parfois discrète mais toujours présente, il permet de faire comprendre chaque mot, dans une fusion parfaite entre *parole* et *musica* - préoccupation première du XVIIIème siècle -, qui semble resoudre l'éternelle querelle hantant encore Richard Strauss dans son ultime *Capriccio*. Certains y ont vu des emprunts notamment aux Français du début du siècle. Peut-être, mais qui aujourd'hui oserait refuser cette paternité ? Une écriture savante respecte les moyens vocaux des jeunes chanteurs réunis par l'Opéra de Lyon : chacun joue à la perfection, s'appropriant ces rôles bouffes ou tragiques, suivant les usages du théâtre du *settecento*.

Les solistes masculins dépassent de loin leurs collègues féminines. A juste titre, trois d'entre eux font déjà partie de la troupe qui se constitue aujourd'hui. Jean Delescluse, l'écrivain hypocondriaque Luciano, semble posséder une solide voix de ténor *lirico-leggero* à la Sénéchal avec qui il partage les dons d'acteur. A ses côtés, Christophe Lacassagne est un Masseur de relief et Gérard Theruel, dans le magicien Monsieur La Flour, fait preuve d'une parfaite préparation musicale, sachant déjà maîtriser son émission avec le métier d'un chanteur expérimenté. Il n'a aucun mal à introduire une note poétique dans son récit du deuxième acte, où nous avons retrouvé la noblesse d'accents et la sensibilité raffinée de son beau Pelleas avec Peter Brook, aux Bouffes du Nord. Citons encore le sonore Pirotto de Frédéric Caton et le sympathique Riccardo, le redoutable critique musical, de Jean-Baptiste Dumora. Les dames nous comblent moins : parfaites dans leur emploi grâce au travail d'ensemble précédant la première, elles ne semblent pas recorer le blason du chant français et leur *vocalità* s'inscrit dans la triste médiocrité qui a caractérisé les années 1970 et 1980. Ismini Giannakis, charmante Masseur, n'a pas encore réglé son problème d'assise dans le haut médium. Lisetta, la secrétaire de la diva, trouve en Catherine Renerte...une divette. Violante (Pomone Epomeo), cette autre Callas qui fuit la presse, après avoir quitté la scène au beau milieu de son ultime Norma, et qui, évoquant son amant perdu, semble déjà chercher le repos dans la mort, parle aux deux premiers actes. Puis, au cours de la scène finale, elle retrouve l'usage de sa voix telle la Comtesse de *Capriccio* ; vêtue d'une robe en lamé, comme Rita Hayworth dans *Gilda*, de la même couleur que le rideau de scène de l'Opéra de Lyon, elle s'abandonne à un chant émouvant et pathétique.

Renouant avec la meilleure tradition du théâtre lyrique, Fabio Vacchi et Myriam Tanant ont su, mieux que quiconque, illustrer les angoisses du monde contemporain avec un spectacle musical fort, riche, intense et, en même temps, gai, entraînant et surtout, accessible. Comment aussi ne pas associer à cette étonnante réussite le remarquable travail de Claire Gibault, maître d'œuvre de cette première, discrète et efficace à la fois ? Le type même de création qui devrait faire le tour de France et surtout être présenté aux Parisiens. L'Opéra-Comique en serait le cadre idéal.

Sergio Segalini